

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Pacifique, dernière demeure

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Pacifique, dernière demeure

Théâtre

Fabrice Melquiot

Personnages

Femme

Homme

Un escalier dont les dernières marches s'enfoncent dans le Pacifique.

Matin de septembre.

Homme.

Vous pourriez être un genre de femme en particulier, vous pourriez très bien n'être plus qu'une femme rappelant à elle seule un genre tout entier, je vous regarde à cette heure que choisit l'aube de septembre pour se dissoudre dans moins de nuances et moins de rythme, là brûlaient des esquilles oranges tout à l'heure et plus rien, résolument, aussi résolument que deux et deux, vous pourriez être le genre de femme avec des pansements sur les doigts, vous voyez ce genre de femmes ? Dont les gestes hésitent ou se précipitent, parce que la distraction est chose facile pour ce genre de femmes, il suffit d'une seconde et l'on se coupe, un instant relâchée une femme de ce genre se blesse le genre de femme qui se blesse pour un rien, puis se reprenant n'hésite pas, c'est au pansement qu'elle songe, non c'est son réflexe elle n'a pas à y songer puisqu'il lui semble naturel de se panser à cette femme-là, il vaut mieux avoir le doigt pansé que pas du tout se dit-elle et elle ne se dit rien puisqu'elle n'hésite pas et que c'est déjà fait, peu importe la sensation du pansement humide à force de vaisselles et de lessives et de mains lavées, peu importe que le pansement noircisse à force de vivre juste vivre à la mode de chaque jour, c'est son réflexe et peut-être même son penchant un certain penchant pour les pansements, il y a des femmes de ce genre et vous qui êtes assise là, sur cette marche d'escalier assise, mais l'on vous dirait en suspension ma foi, peut-être est-ce dû à l'océan, là, au bout de l'escalier l'océan qui commence et vous suspend à lui par ces quelques marches ? Vous êtes du genre que je nomme et tente d'élucider, parce que vous m'êtes une énigme, je vous imagine maladroite et inattentive, à moins que vous n'ayez pour habitude de tant vous concentrer que vous en oubliez la précision de vos gestes, trop absorbée en vous-même, je ne dis pas introvertie vous le prendriez comme une critique quand je ne désire que, je ne désire que, pardonnez-moi, je ne peux poursuivre cette phrase que je commençais soudain par *je ne désire que*, parce que je désire tant, n'y prenez pas garde j'ai une technique d'approche qui ferait pleurer la mère d'un homme comme moi oui ma mère en pleurerait de honte d'avoir un fils de mon genre, de toute façon elle est morte. Dans un sens comme dans l'autre, que vous soyez tête en l'air ou trop appliquée vous vous en mordez toujours les doigts de ces malins déséquilibres et on finit avec des pansements, exactement comme vous et même si je ne vois, à cette heure que choisit l'aube pour en finir avec ses esquilles admirables, même si je ne vois aucun pansement à vos doigts, je sais je sais je vous dis que je sais, avec une certitude quasi fantastique, une épouvantable certitude, je sais que vous êtes le genre de femme à porter des pansements aux doigts. Est-ce que je me trompe ?

Silence.

Vous êtes le genre de femme à se taire, à pouvoir se taire longtemps, face à l'océan ou à n'importe quelle mer, pourvu qu'un horizon vous rappelle à votre espace, à ces petits déséquilibres qui vous font des plaies aux doigts, pourvu que ce vertige de l'infini, et même si ce n'est que l'illusion d'un vertige parce qu'on sait que de l'autre côté il y a toujours un rivage, des plages et d'autres ports comme celui-là, de l'autre côté il y a des foules qui marchandent un départ ou regrettent une arrivée, souvent le contraire, et ces foules invisibles, bruissantes dans le lointain, on dit que c'est l'infini et on les regarde sans les voir et l'on tente si désespérément de garder l'équilibre en les voyant qu'on se coupe un doigt, et si ce n'est pas un continent, si ce n'est pas un pays qui encombre invisiblement notre regard, il y a toujours une île quelque part, qu'on appelle l'horizon, une île dont on dit : c'est l'infini. Ce n'est pas grave. Pourvu que vous ayez la sensation suffisante du vertige que vous êtes venue chercher à cette heure matinale où l'aube rentre chez elle et les lueurs du jour deviennent banales, mais vous ne l'êtes pas. Vous êtes le genre de femme capable de se lever tôt, sans bousculer son mari qui lui tournait le dos dans un lit devenu grand, devenu tout entier un continent, je ne dis pas étranger, devenu tout entier une île qu'on appelle l'horizon, un lit devenu cette île dont on dit : c'est l'infini. Il ne faut pas bousculer les maris au saut du lit, vous avez raison, les maris ne se laissent bousculer qu'après un café ou deux, après une cigarette. Après une bonne trempe les maris acceptent qu'on les bouscule un peu, mais bousculer un mari avant qu'il ait pris son café ou tirer sur sa clope, avant qu'il ait mis sa raclée du matin parce que la conscience de trop de choses l'a rendu triste et aussi sauvage qu'un taureau qu'on énerve avant une corrida, on l'énerve à le fatiguer, à l'épuiser, alors il encorne et j'en ai vu mourir des pantins, ce n'étaient plus que des pantins quand l'animal est si fatigué qu'il tue. Mais je n'ai pas tué, je ne suis pas le genre d'homme à tuer pour un peu de fatigue et d'énervement, je tiens la tristesse, je ne suis pas le genre d'homme à s'enivrer de ces humeurs-là, à poser le genou, non, je n'ai tout de même pas tué et si j'ai frappé, je ne le voulais pas, c'est un geste un geste ô mon dieu vous pouvez me croire un geste que je n'ai pas voulu.

Silence.

Parce que vous êtes le genre de femme à comprendre ce genre de choses, que l'on avance à demi-mots, parce que les mots entiers sont comme les nombres, ils vous enferment dans des ensembles et je suis si fractionné croyez-moi, à cette heure qu'a choisie l'aube pour disparaître entièrement dans un jour qui promet de ne pas être comme les autres je vous le promets, et ce geste ce geste déjà en fait un jour à part, vous êtes le genre de femme à regarder longtemps le Pacifique comme s'il devait être votre dernière adresse, votre destination, quand vous avez sur la Colline tout ce qu'il vous faut : vos habitudes, une île et de l'eau chaude. Vous ne me regardez pas, c'est signe que vous m'écoutez, parce que l'océan est du genre à renvoyer les paroles de ce genre d'homme que je suis, si fatigué qu'il pourrait tuer, mais vous pouvez me voir campé sur mes jambes comme un de ces marins qui tout à l'heure s'arrêtaient en haut de l'escalier où vous vous êtes assise, cet escalier qui fut le début de tout, pour vous observer et tenter de comprendre le pourquoi et le comment de votre présence sur cette

marche, sur cet escalier qui termine dans l'eau, dans les premiers ondoissements de l'océan et c'est tout un symbole dites-donc. Sans doute se demandaient-ils, ces marins campés sur leurs jambes comme moi campé sur les miennes, ce que vous faites là à une heure pareille, si vous attendiez quelqu'un en particulier, des hommes en général ou rien de particulier. Mais vous n'êtes pas ce genre de femme qui attendent les hommes en général et même si ces femmes ont parfois des pansements sur les doigts à force de prendre en main dieu sait quel membre et combien, non vous n'êtes pas le genre de femme à vous user les doigts sur des sexes en nombre, vous êtes le genre à ne pas bousculer son mari au réveil et à vous prendre une trempe quand même. Vous êtes le genre de femme avec des pansements aux doigts, mais un autre jour. Vous êtes le genre de femme à regarder longtemps le Pacifique, au pied de cette Colline où vous dormez, au milieu de ces barques repeintes ou négligées, et de temps en temps vous vous retournez pour voir votre maison parce que d'ici on peut la voir et vous aimez de cet escalier la regarder comme vous aimez de votre maison regarder cet escalier. Vous êtes le genre de femme à cacher son visage pour que je n'y voie pas la trace de cette trempe que votre mari n'a pas pu s'empêcher de vous mettre quand vous lui avez dit : je m'en vais, je te préviens, je vais m'en aller. Vous ne l'avez pas bousculé mais tout de même vous y êtes allée un peu fort en lui disant cela : je m'en vais. Vous êtes le genre de femme à dire ces choses-là, en un temps où l'on ne se dit plus grand chose, en un temps où les amours vivent de petits déséquilibres et d'ajustements. Vous êtes le genre de femme à dire : je m'en vais. Vous êtes le genre de femme à être ma femme.

Femme.

Dire à une femme qu'elle est un genre à elle seule, c'est vouloir la flatter ou la perdre, parce qu'une femme a toutes les raisons d'être fière d'être un genre à elle seule, d'entrer tout entière dans une figure de femme, mais toutes les femmes rêvent dans le même temps d'être des créatures venues d'ailleurs, impossibles à identifier, et si vous me dites que je suis un genre de femme à moi toute seule, alors j'hésite entre rougir et foutre le camp, mettons de côté que vous êtes l'homme de ma vie, ce genre d'homme dont on peut dire : c'est l'homme de ma vie. Vous seriez si fier de m'entendre vous dire cela que je vais plutôt vous arranger le portrait mon cher petit monsieur et si je vous appelle ainsi plutôt que mon amour, c'est que j'ai sur la joue l'esquille brûlante pour reprendre vos mots décrivant l'aube, l'esquille brûlante de la trempe que vous m'avez mise ce matin, et je n'ai pas fini de vous quitter, croyez-moi mon cher petit monsieur, je n'ai pas fini. Ne parlez pas. Vous avez assez parlé. Vous parlez trop. Nous parlons trop et l'océan réclame du silence. Mais à partir d'aujourd'hui, je désobéis jusqu'à ma propre nature, qui souvent me dicte de me taire et d'aplanir, je désobéis jusqu'à la nature tout entière parce qu'elle n'a rien à me dicter on se fréquente trop peu, je désobéis des paysages de ruines aux plaines luxuriantes parce qu'ils me rappellent mon intérieur du moment vers lequel je me tourne volontiers, et si je m'y absorbe c'est de mon plein gré, je désobéis jusqu'aux éléments, parce que l'océan me dicte le silence et j'ai envie de parler jusqu'à trop parler, parce que vous savez quoi ? J'emmerde l'océan et tout ce qui se glisse entre l'infini et moi, j'emmerde l'infini par la même occasion et je vous emmerde mon cher petit monsieur. Ça sonne comme une conclusion mais ce n'est qu'une étape, nous sommes là pour quelques instants encore et en quelques instants j'ai à répondre à cette question qui a mérité une

gifle, mais je ne l'ai pas posée parce qu'ennuagée encore par le sommeil j'ai mis en garde et on ne met pas en garde un homme de votre genre, je n'aurais pas dû, je n'aurais pas dû dire : je vais m'en aller. J'aurais dû vous demander : puis-je-m'en aller ? Me permettez-vous de vous quitter, mon cher petit monsieur ? J'aurais dû prendre mille précautions et confirmer mes mots, j'aurais dû au préalable me lancer dans un confiteur très beau, très simple, pour vous émouvoir et vous surprendre, parce que je ne vous émeus plus ni ne vous surprends plus depuis longtemps, rassurez-vous c'est réciproque. Mais j'avoue que cette trempe si matinale, je ne l'attendais pas, alors bravo. Il y aura à discuter un moment avant que je ne réponde à la question que je n'ai pas posée, avant que je ne sache si je suis prête à supporter un moment encore cette façon de se dire *vous*, quand vous êtes l'homme de ma vie et moi votre femme. Je regarde l'océan et parfois notre maison dont une fenêtre est restée ouverte, parce que je suis partie en courant et vous êtes parti lourd du remords de m'avoir frappée, pour la première fois, alors la fenêtre voyez-vous, elle est restée ouverte, celle de la chambre. Je regarde l'océan et notre maison parfois, j'y perçois ce matin le même vide encombré. Ce que c'est qui nous encombre, ce que c'est qui nous vide. Cette île, cet infini. Ne croyez pas que je serai lyrique, parce que cet escalier qui descend à l'océan, c'est tout un symbole comme vous dites, je suis le genre de femme à mettre des pansements aux doigts parce que quand ça saigne il faut endiguer, quand ça fait mal il faut soigner, je suis le genre de femme qui a les pieds au sol, bien posés, n'en faites pas une vision poétique pour vous excuser de m'avoir giflé, une trempe c'est une trempe et vous avez la main lourde, parce que déjà le remords la chargeait, à l'instant même que sur moi vous l'abattiez. Parce que je ne vous ai pas posé la question dont je cherche alors que je vous parle, hésitant à vous regarder, la réponse. Je regarde l'océan, la maison, je vous regarde et je me demande.

Homme.

C'est une glissade, une longue glissade qui m'a fait peur, j'ai eu peur soudain et sur la peau voilà, je vous demande pardon, ne vous cachez plus. Laissez-moi voir.

Silence.

Comme vous voulez. C'est que, voyez-vous, je ne m'attendais pas à ces mots qui m'ont ennuyé plus que le sommeil, à cette question qui n'en était pas une, le temps ma chère petite dame, laissez-moi vous appeler ma chère petite dame car j'ai besoin que nos paroles se ressemblent pour me sentir appartenir à votre ensemble, avec mes demi-mots, besoin de me rapprocher, sans m'asseoir pour autant sur la même marche que vous, sans partager tout à fait le symbole qu'est pour nous cet escalier qui descend à l'océan, le temps disais-je c'est une glissade, la rampe on la couvre de crachats et l'on se fabrique des pièges, avec le temps on se crache dessus et l'on se fait tomber, quand il faudrait garder la salive pour les baisers, et les pièges pour les loups. Vous n'avez pas froid ? Parce qu'alors si vous aviez froid, je pourrais poser ma main sur vous d'une tout autre manière, tout aussi inhabituelle que cette trempe que je n'ai pu m'empêcher de vous mettre, parce que depuis si longtemps je n'ai pas été délicat, je

pourrais vous caresser face à l'océan, qu'en dites-vous ? Ce serait une vision formidable, l'escalier, l'océan, une caresse, vous et moi réconciliés par une caresse et l'océan, tout un symbole, si nous ne descendons pas les quelques marches qui vous séparent de l'eau c'est un formidable symbole, le signe que vous acceptez ma caresse et ravalez cette question que vous n'avez pas posée, vous la ravalez parce que vous avez trouvé la réponse et je vous deviens aussi nécessaire qu'un pansement sur votre doigt, la trempe c'est pour cela, je pensais vous être un genre de pansement, je pensais vous être nécessaire, parce que je connais votre penchant et je pensais vous faire pencher aussi, alors la peau voilà. Vous avez un cocard ? Je vous demande pardon de vous dire *vous*, encore vous, mais le temps ma chère petite dame est si difficile à contredire, c'est tout de même le temps. Nous nous laissons devenir flous, étrangers l'un à l'autre sans nous apercevoir de ce que nous laissons, et vous étiez cette créature venue d'ailleurs, que je n'identifiais plus, mais cette trempe, bon sang croyez-moi cette trempe a du bon car j'ai vu dans l'aube que ce jour ne serait pas comme les autres, c'est un point de rupture comme on dit, l'endroit où rompt quelque chose pour s'agréger autrement, et pour commencer nous pourrions nous dire *tu* ? Je pourrais vous parler vous disant *tu* de ce grand lit que j'ai laissé ouvert, de cette fenêtre que j'ai laissée ouverte et de moi-même que j'ai laissé ouvert, jusqu'à ce que fuient de moi tous les mots, à demi et entiers, toutes les caresses et tous les baisers, parce que le monde assèche et l'amertume, parlons-en de l'amertume d'être au monde et de le dévaler comme une pente savonneuse, d'être à l'amour comme on est au monde et de le dévaler. Vous comprenez ma chère petite dame et bientôt je vous dirai *tu* et vous appellerai *ma petite chérie*, bientôt, si je parviens à rattraper ces mots que j'ai laissés fuir et s'il n'est pas trop tard, vous comprenez que je ne sais plus qu'être amer et j'ai peur, parce que j'ai laissé partir de moi les mots pour vous dire *tu* ?

Femme.

Il doit faire un peu froid dans la maison. Sur la Colline, il fait toujours un peu froid, plus froid qu'ici, il y a toujours un petit vent sur la Colline, qui vient de l'océan souvent, pourtant assise ici, face à l'infini aux îles à l'horizon des foules dont je me contrefous, puisque je ne les vois pas et tant que je ne les vois pas pour moi elles n'existent pas, alors je peux dire l'infini et le regarder en face en me demandant comment fait le vent pour venir de l'océan et passer directement sur la Colline sans glacer certains de nos gestes ni déplacer au moins quelques tissus, à cet instant que nous avons choisi pour régler nos comptes et répondre à une question, peut-être deux, quitte à déranger l'océan et ce silence qu'il réclame de nous, rien à foutre je ne suis pas docile je ne le suis plus, j'ai été si à propos, si à ma place, si impeccablement disposée au milieu de vos collections, et j'aimais je crois que le vent souffle sur la Colline où nous avons cette maison, et j'ai aimé avoir froid parce qu'au moins. Rien. Je ne vous fais aucun reproche. Je ne veux pas parler à l'emporte-pièce. Je pèse mes mots. Ils sont légers, directs, ils ne sentent pas la cocotte, ni les larmes et la plainte, parce que j'ai passé l'âge mon cher petit monsieur, de jouer les cocottes et de pleurer. Ce qu'il faut vivre pour à notre âge, après tant d'étreintes et de secrets consumés, ce qu'il faut vivre pour en arriver là, à ce *vous* qui nous tient la langue comme un virus et rend nos propos si stupidement fragiles et agaçants, je m'agace à vous causer de la sorte et pourtant, c'est nous. C'est *vous* et moi. Regardez la frégate, là-bas. Je ne parle pas de

l'oiseau, baissez les yeux, je vous parle du bateau, là-bas. Comment nous voit-on depuis ce bateau là-bas ? Croyez-vous que l'on nous voit depuis le pont de cette frégate ? Et que pense-t-on de vous, debout et contrit de me voir assise la main sur le visage comme pour me protéger d'un coup, parce que votre regard pourrait frapper comme votre main l'a fait, c'est la première fois, il a fallu presque soixante ans de vie, et trente ans passés à dire : c'est l'homme de ma vie, l'homme de ma vie. Et aujourd'hui il me frappe. Y'a-t-il des hommes sur le pont de cette frégate, qui ont laissé les manœuvres pour prendre des paris sur nous, y'a-t-il des hommes qui ont misé tout leur solde sur notre séparation ? Ce que traduit ce virus, cette plaie sur la langue, que nous avons élue sans nous concerter mais comment savoir qui fut le premier à dire *vous* quand toute la vie nous avons dit *tu* ? Ce que dit ce virus, c'est ce que dit l'amour, quand il prend la poussière, au milieu des collections, nous aurions pu nous passer l'index sur le cœur, comme on le fait sur certains meubles, dans les endroits critiques, et nous ne l'avons pas fait. Ce que c'est que la paresse, l'habitude, l'acceptation de l'une et de l'autre, l'oscillation entre trop de mots et trop de creux, cette oscillation voyez-vous mon cher petit monsieur, qui faisait grandir le vent sur la Colline, à le rendre fou, à faire monter de ce petit vent des rafales des bourrasques des tsunamis dans le silence, et plus tard il n'y avait plus rien parce que nos langues séchaient et je ne vous parle pas du cœur.

Silence.

Ce que c'est que la vie au milieu des collections. Je hais vos collections. Comme ça, c'est dit. Je hais cette façon que vous avez de tout garder, de tout regarder au passé, de ne rien pouvoir imaginer du lendemain, je hais votre collection de timbres, de soldats de plomb, votre collection de globes, votre collection de stylos, de photographies, d'armes, votre collection de disques, votre collection de papillons, je hais cette façon que j'ai eue de me taire et de vous laisser empiler vos mémoires les unes sur les autres, de peur de disparaître, de peur de ne pouvoir vous retenir, parce qu'on s'oublie, il faut se prendre une bonne trempe pour enfin se rendre compte de ce que l'on oublie de soi et croyez-moi cher petit monsieur, on peut oublier beaucoup, ne pas se rendre compte qu'on n'est plus qu'une pièce rare dans une collection, peut-être la première pièce ou la dernière, une collection qu'on ouvre ou qu'on décide de clore, mais vous êtes comme notre maison vous laissez toujours une fenêtre ouverte au cas où. Je suis ridicule. Ce que les hommes fabriquent, avec leurs collections. Ce que les hommes ont besoin d'acquérir pour avoir la paix.

Homme.

Je ne cherchais pas la paix, je ne suis pas le genre d'homme à vouloir la paix, je suis le genre d'homme à se faire la guerre à lui-même pour survivre à la paix, à vouloir le vacarme pour supporter le silence, je suis le genre d'homme à remplir sa chambre de collections et toute sa maison et si j'avais plusieurs maisons je les remplirai toutes, parce que je suis ce genre d'homme. J'ai tant conscience du vide autour de ce que je collectionne, tant conscience de ce que le monde a de vaste et sans contours précis j'ai

peur de tomber, comme tombent les bonshommes de ces dessins d'enfant, la tête en bas sur la terre trop ronde et les pieds décollés du Pôle Sud, c'est sans doute ce qui s'est passé ce matin, j'ai quitté le sol et je vous ai frappée ma chère petite dame, parce que pour un instant je n'ai plus eu de sol où m'ancrer et vos mots ont dérobé toute pesanteur, j'ai craint de disparaître sans objet auquel m'agripper, aucun globe, aucun soldat de plomb, plus aucune femme, puisque celle de ma vie voulait en sortir. Vous êtes le genre de femme à supporter très bien le vide autour de vous, parce que vous n'avez pas peur et je vous crois plus forte que moi, plus précise, je connais vos contours mieux que les miens et vos raisons de vivre valent mieux que celles que j'ai d'être amer et craintif, apeuré comme un enfant qui n'aime plus dessiner et ne comprend pas son dégoût. C'est que j'ai aimé vivre et j'ai vécu, vous le savez mieux que moi, puisque dans cette longue parallèle à la vôtre, vous teniez à jour mon existence. J'ai aimé vivre, je me suis efforcé d'aimer parce que ce n'est pas donné d'aimer la vie telle qu'on nous la donne, j'ai fait de mon mieux et ça a marché des milliers de fois. J'ai appelé ça la félicité, des milliers de fois, ma chère petite dame, vous n'y avez pas été étrangère, vous y avez même occupé la loge du Prince, alors tirez un trait sur la trempe que je vous ai mise et remettons nos montres à l'heure. Rentrons. Sitôt l'aube passée, la ciel n'a plus d'intérêt et de la maison on voit l'océan, dans plus d'immensité, oui, de la Colline l'infini paraît plus grand.

Femme.

Je me suis mise de côté toute ma vie de votre côté, toute ma vie j'ai pensé à cette côte dont Eve a été tirée et je vous ai cru mon Adam tant j'étais faite de vous et pour vous, docile, ce que j'ai été docile, mais c'est fini, j'ai pris une trempe, mon cher petit monsieur, ça m'a réveillée votre piqûre. Et votre peur du vide, et votre manière de combler les espaces, de les encombrer d'objets morts afin que survive votre mémoire. Et cette guerre contre la vie, parce que vous êtes en guerre, oui, contre la vie, vous l'avez toujours été, toujours et j'ai fait ce que j'ai pu mais ça ne vous a pas réveillé, ma piqûre, votre peur du vide je n'en veux plus pour compagnie, votre joli petit mépris pour la vie je n'en veux plus pour chien de garde, je vous laisse le fardeau d'être livré à vous-même et je vous aime, et je vous aime pourtant de cette qualité d'amour si conne, parce qu'elle est aveugle et je dis conne, et ça me fait chavirer de dire conne et je pourrais vous chanter d'autres conneries et user d'un langage nouveau pour ma bouche, que vous sachiez que je suis vivante mon cher petit monsieur, je suis vivante et je n'ai pas peur de la vie, ni des mots pour le dire. Le temps est une glissade et je pourrais savonner la planche pour que cela aille plus vite, parce que la vie peut griser, avec un peu de savon et une bonne pente, et je ne me suis pas assez grisée, Eve que j'étais de mon Adam frileux, de mon pauvre Adam mort de peur, parce que juste vivant et incapable de l'être, oui le temps passe, d'échéance en échéance, vers ce rien qui vous paralyse, faites-lui face une bonne fois. Si vous ne me regardiez plus, ou à peine, c'est parce que mon visage est devenu glissant à force d'écorce arrachée, mon visage à lui-seul vous pourriez le maudire et peut-être l'avez-vous maudit, parce que vous glissiez sur lui en arrachant votre propre écorce, vous regardiez mon visage pour ne pas voir votre écorce s'arracher, mais nous nous sommes arrachés ensemble mon cher petit monsieur. C'est la vie. Vous comprenez ? La vie. Nous mourons, oui. Mais, je m'en fous et à partir d'aujourd'hui je dirai : je m'en fous. Si j'ai envie je me traiterai

de conne et si une femme me croise qui me regarde de travers, je la traite de conne et peut-être même je lui mets une trempe, pour le plaisir de mettre une trempe et de dire conne, quand on a toujours gardé sa main près de soi, dans les plis, quand on a toujours tourné dans sa bouche trop de fois la langue. Je suis vivante. Je regarde l'océan et j'emmerde pas mal de monde.

Homme.

Faites comme bon vous semble et grisez-vous de ce que vous aimez. Mais aidez-moi. Ne me laissez pas campé sur mes jambes comme un marin qui le pied à terre ne peut s'empêcher de contempler l'océan, en se demandant pourquoi et comment, il se dit qu'il aimerait y retourner dans la seconde et ne plus être campé là, comme s'il était l'ombre du marin, et il se demande à cet instant qu'il est happé pourquoi il y retournerait, à l'océan, parce que c'est douloureux pour un marin, certains soirs de n'avoir qu'un océan à embrasser, vous ne croyez pas ma chère. Ma chère petite. Vous ne croyez pas ? Je n'y connais rien aux marins, je n'ai le pied qu'à terre et même si j'embrasse l'océan du regard, je n'ai rien à voir avec ce qui s'étend là devant nous, j'ai à voir avec vous plus qu'avec l'océan, plus qu'avec le monde, il en faut des circonvolutions, il faut en faire des histoires et j'en ai d'écrites et de vécues un certain nombre, ajoutez-y une trempe matinale, une main lourde et irréfléchie, et je reviens à vous. Parce que vous ne voulez pas rentrer, parce que vous avez décidé que tout se jouerait ici, je me demande comment m'asseoir à votre côté, alors que j'y ai passé la nuit, alors que j'y ai passé une vie entière, appelons ça une vie, pour se faire une idée. Je ne vous en voudrai pas si vous traitez de conne la première venue, si vous me traitez de con et si vous emmerdez le monde, je sourirai, complice, je ne vous en tiendrai pas rigueur, ma chère petite. Vous ne comprenez pas mes soldats de plomb, ni mes timbres, ni mes papillons, et je ne comprends pas mon geste et je ne comprends pas ce *vous* et je ne vous comprend pas, si j'allais au bout de ces incompréhensions, j'emmerderais le monde tout autant que vous, et je me jeterai à l'eau, je me jeterai à l'eau.

Femme.

Vous me faites rire. Vous êtes drôle ce matin. Mettre des trempes vous rend comique, mon cher petit monsieur. Asseyez-vous. Regardez cette frégate. Levez les yeux, je vous parle de l'oiseau. Que croyez-vous qu'elle pense du grandiose écroulement du monde et de notre grandiose écroulement ? Avec ses yeux d'oiseau, que voit-elle de notre douleur, de l'espace que nous partageons à le rompre, que pense-t-elle des glissades, de notre amour et de la mort ? Tout ce qui vous a fait vivre et écrire, mon cher petit monsieur, ces histoires en nombre, comme vous dites, tout ce qui vous a fait vous arrêter d'écrire pour collectionner, parce qu'à moi seule, je n'ai pas su remplir le vide autour de vous et la peur était si grande et j'ai été si transparente, si délibérément transparente, pour vous laisser la vue libre, je dis la vue, oui. Pardonnez-moi. De vous avoir pardonné. Ce que c'est que pardonner. Personne ne vous comprend mieux que moi. Je hais de vous tout ce que vous avez cessé d'aimer. Je vous trouve comique et j'ai envie de cracher dans l'eau, envie de cracher comme un marin, envie de pisser debout, si je m'écoutais j'irai jusqu'à pisser debout, il faudrait que je remonte ma robe jusqu'à la taille et que je pisse comme un homme pour vous montrer que je ne suis

plus celle qui, cette nuit, vous donnait son côté, parce que j'ai pris une trempe et ça change tout, et où irons-nous, où irons-nous et jusqu'à quand, nous n'en savons rien et nous ne le saurons pas. Nous ne saurons pas si dans notre maison sur la Colline, nous remonterons ensemble fermer la fenêtre et dépoussiérer, nous ne saurons pas combien de temps au juste nous resterons assis l'un près de l'autre et si nous oserons nous toucher avant la tombée de la nuit, nous ne saurons pas ce qu'il advient de ce *vous*, ni de toi et moi, nous ne saurons plus rien parce que nous finirons de jouer à l'instant que tout commence, parce que le temps est une glissade et j'ai savonné la planche, mon amour, et nous filons vers ce *tu* qui nous manque aujourd'hui, vers ce *tu* qu'hier encore nous savions dire, dire *tu*, te dire *tu*.

Homme.

Vous avez toujours pris ce geste-là que je répétais, le geste d'écrire, des histoires en nombre, et parfois à défaut de les vivre je les écrivais, ces histoires, pourtant j'avoue que j'ai vécu, mais j'ai peut-être davantage écrit, alors je vous demande pardon. Vous avez toujours pris ce geste-là d'écrire pour une maîtresse dans notre lit, pour une autre femme dans le miroir de la salle de bains, un invité à table, vous avez pris ce geste-là que je ne pouvais empêcher, le geste de ma main qui se levait pour prolonger tant bien que mal les mouvements là-dedans, vous l'avez pris contre vous, et j'ai compté vos sourires contraints quand je racontais mes histoires, quand je récitais mes poèmes, je les ai comptés, ces sourires que vous m'adressiez comme on caresse un animal dans le sens du poil et l'instant d'après on va s'en laver les mains, parce que vous auriez voulu tout avoir de ce geste-là, vous auriez aimé être ce geste-là, vous auriez aimé que je vous aime jusque dans ce geste-là d'écrire, mais je regardais le monde, ma chère petite. Je regardais le monde. J'essayais de regarder le monde. Et le jour que le geste est retombé, que ma main n'a plus suivi les mouvements du dedans parce qu'elle s'égarait, parce qu'elle reposait sans nerfs sur mes cuisses et j'en pleurais, vous ne le saviez pas mais j'en pleurais, tandis que vous étiez belle, si désespérément belle, le meilleur de moi s'écroulait, et vous continuiez d'être belle, si terriblement belle. Je ne vous ai jamais trouvée transparente. J'ai cessé d'écrire parce qu'en moi ça cessait d'écrire et le monde, je ne voulais plus le regarder parce que le monde ma chère petite, l'avez-vous regardé ? J'ai commencé à collectionner comme on se met à boire, à remplir la maison d'objets pour me faire une ivresse, parce que je n'avais plus d'histoires à raconter et je ne pouvais pas rester muet, je ne pouvais tout de même pas me taire et laisser le vide entrer dans la maison avec le vent, laisser la Colline me recouvrir de vide et de vent, je ne pouvais pas vous regarder être belle alors que pourrissait en moi le trésor, ce que je croyais être mon trésor. Mais. C'était vous. C'était vous. J'ai commencé à vous dire *vous* comme on se met à boire pour se faire une ivresse, et oublier tout le grandiose qui s'écroule. Ma chérie.

Femme.

Et nous ne saurons pas ce qu'il advient de nous, toi et moi, mon amour, maintenant qu'en glissant, le temps nous ramène à ce *tu* passé, à l'escalier sur l'océan, qui est tout un symbole pour toi et moi, parce qu'ici plusieurs fois nous nous sommes décousus, nous nous sommes consumés, et plusieurs fois nous avons remis ça, de déchirure en déchirure, tant de fois ici nous avons cautérisé nos plaies. Nous ne saurons pas quelle

insolente je fais et je ferai, et si je vais te quitter après ce matin et cette trempe, non, nous n'en saurons pas plus, maintenant qu'en glissant nous revenons à nous, à ce *tu* passé que je te disais mon amour, avec l'envie de t'arracher les yeux ce jour-là, l'envie de t'arracher le cœur à pleines mains et le jeter à la mer du haut de l'escalier, pour accrocher au mur de la maison un portrait de femme blessée, mon portrait, ce jour-là qu'approchant de moi tu te penchais pour me dire...

Soir de juillet.

Homme.

Alors ?

Femme.

Voilà, c'est fait, j'ai reçu ce que tu m'as donné, je te l'ai rendu. J'ai rendu au premier venu ce que tu m'as donné et il l'a pris, il est entrain de le salir, avec des amis peut-être, peut-être avec le premier venu, dans un bar du port, accoudé à un zinc huileux, il est entrain de se vanter de ses prouesses, entrain de se vanter de l'amour qu'il m'a fait, entrain de dire qu'il s'est envoyé une femme mariée et c'était une sacrée salope, tu peux me croire. Je ne te demande pas pardon, mon chéri. Je te hais. Je hais ce que tu fais de moi et ce que juillet fait des marins, en les échauffant. Tu n'as pas besoin de me regarder avec cet air de ne pas savoir par quel bout me prendre, je ne suis plus à prendre par aucun bout, je ne suis plus à prendre, tu m'entends ? J'ai reçu ce que tu m'as donné, je te l'ai rendu en prenant le vêtement de la première venue, en me désapant comme il se doit devant ce marin échauffé, qui à l'heure qu'il s'en vante dans un bar, n'importe où.

Silence.

Je n'y suis pour rien si tu n'écris plus, je n'y suis pour rien si le temps passe et si souvent, de plus en plus, le meilleur de nous semble de l'histoire ancienne, et le meilleur de la vie souvent, de l'histoire ancienne. Il y a à tenir debout. Il y a à voir plus loin. Il y a. Embrasse-moi. Je t'en prie. Embrasse-moi. Ne me laisse pas là, sur cet escalier, ne me laisse pas te dire que je me suis donnée et qu'un homme s'en vante à cet instant dans un bar et n'importe où, ne me laisse pas me salir parce que tu m'as salie, je ne veux plus te rendre ce que tu me donnes, je veux te rendre mieux, je veux te rendre mieux, parce que nous le méritons, embrasse-moi.

Homme.

J'aime tellement le ressac, regarder le ressac comme un théâtre sans limite, une pièce qui se recommence à l'infini, sans acteurs, une pièce qui ne serait qu'un décor et se recommencerait, sur laquelle on bougerait parfois les projecteurs, d'une représentation à l'autre on en changerait l'éclairage, on monterait parfois le volume, histoire de

réveiller les endormis. Regarde comme les vagues claquent sur elles-mêmes, comme elles claquent fort, regarde. Elles claquent. Encore. Elles claquent. Regarde, je te dis. Et n'en parlons plus. Ne parlons plus du ressac, ni du théâtre, ni de rien du tout. Ne parlons de rien, j'aimerais autant regarder le ressac et ne parler de rien.

Silence.

T'embrasser. Tu veux que je t'embrasse. Que j'embrasse cette bouche marquée encore par le corps d'un autre, le corps de celui qui dans les bars du port te fait une réputation d'insoumise, son petit chien sauvage tu es devenue en te donnant de la sorte, alors que tu ne cesses d'obéir, donnant ton corps comme j'ai donné le mien et parce que je l'ai donné, faisant la pute comme j'ai fait la manche, pour une nuit hors de moi et de tout sentier battu par nos pas, tu ne fais que lover ton corps sur les inflexions de ma voix et je te berce, voilà. T'embrasser. Imbécile. Conne. Pute. Regarde les vagues, regarde plutôt les vagues, comme elles claquent. Elles claquent !

Silence.

Nous nous sommes rendus ce que nous avons à nous rendre. Maintenant, rentrons.

Femme.

Il y a encore à se fier aux glissades du temps pour dessiner d'autres espaces, invoquer d'autres morts et se parler d'amour, se parler du mot amour, puisque seul le mot existe. Le reste, en dehors du mot, ce sont des chiens sauvages aux oreilles tombantes, des corps que l'on se tend, qui se détendent, qu'on s'échangent comme de bons ou mauvais points, en dehors du mot, ce n'est qu'une longue obéissance, n'est-ce pas ? Il y a encore à se maintenir, le temps de la glissade, en vie. Maintenant que j'ai avoué ma faute et mon obéissance, il est temps je crois de revenir à la semaine dernière et à l'aveu de ta faute, appelons cela une faute, mais ça n'a rien d'une faute, c'est un chien sauvage, ton corps que tu as tendu, un autre corps et sa détente, je pense à un revolver mais je suis en vie, ce n'est pas une faute que ta faute, c'est une longue obéissance. Au temps, à la mort, au mot amour qui n'est qu'un mot. A moi. Tu m'as obéi, gentiment obéi, en me disant : je t'ai trompée mon cher amour pardon, sur l'escalier de l'après-midi, celui que dévalent des promeneurs bruyants, qui veulent voir les Collines depuis l'océan et prennent au vol des barques peu sûres.

Après-midi de juin.

Homme.

Parlons-nous, il serait bon de se parler, de se parler enfin, parce que j'ai à te dire des choses, mon cher petit amour, je dis qu'il serait bon mais cela ne fera de bien ni à toi ni à moi, parce que ça m'a fait mal déjà et à toi, cela ne va pas tarder. Parce qu'hier nous avons parlé de ce chien que tu voulais adopter, ce chien qui dans la rue t'a suivie, dans tes courses d'hier et nous en avons parlé longtemps, trop longtemps pour un chien hypocrite qui cherche un maître chez qui nicher, trop longtemps, alors dans l'après-midi d'hier, et la lumière du jour était presque semblable à celle d'aujourd'hui, avec ce coton qui vient nettoyer le trident du soleil, je trouve cela beau, et je te trouve belle et j'ai fait l'amour longtemps, dans l'après-midi d'hier, j'ai fait l'amour longtemps parce que nous avons parlé de ce chien et tu le voulais chez nous, j'ai trouvé ça con et douloureux, que tu aies envie de ce chien chez nous, alors j'ai fait l'amour avec n'importe qui, non, pas n'importe qui, si. N'importe qui. Parce que tu voulais adopter un chien et qu'il ne faut pas, jamais, adopté de chien. Je me suis senti incapable de te suivre dans tes courses d'hier, parce que j'ai à écrire des histoires et regarder le monde, moi, alors les chiens. J'ai à écrire et depuis des semaines, je n'ai rien écrit. Je n'ai rien écrit. Je n'écris plus rien. Tu ne comprends donc pas ce que cela veut dire : ne plus écrire ? Et toi, qui me parles d'adopter un chien. Je me suis senti incapable de te tenir compagnie, alors j'ai fait l'amour avec n'importe qui, pas n'importe qui, quelqu'un. Voilà. Il ne faut pas. Il ne faut jamais parler de chien dans une maison vide, quand un homme écrit dedans, qui n'aime pas les chiens, et n'écrit plus rien de bon depuis longtemps, trop longtemps. Pourquoi m'as-tu parlé de ce chien, pourquoi ? Il ne fallait pas. Mon cher petit amour, va te faire voir avec ta bête hypocrite, je te le dis comme ça me vient, va te faire voir. C'est fait. C'est passé. N'importe quoi, un chien. N'importe qui. Quelqu'un. N'en parlons plus. Rentrons.

Silence.

Femme.

Il va pleuvoir, on dirait. Sur la jetée, regarde, les albatros rassemblés.

Homme.

La nuit va tomber. Viens.

Silence.

Femme.

Je ne rentrerai pas, je ne rentrerai plus. A partir d'aujourd'hui, je prends les rues pour une habitation possible et le premier venu je le prends pour une rue possible, et je lui marcherai dessus, tu peux me croire que le premier venu entendra parler de moi et il parlera de moi comme d'un souvenir parfait, et il le salira comme je l'aurai sali de mes pas en le prenant pour une rue, les hommes ont besoin de salir ce genre de souvenir,

ces histoires de pas perdus, alors il parlera de moi comme d'une parfaite salope, ça t'apprendra. J'aimerais ça, qu'on parle de moi comme d'une salope, j'aurais aimé qu'une fois de temps en temps, tu me prennes pour ce genre de femme, plutôt que pour ta femme, plutôt que pour une muse occasionnelle, plutôt que pour une Sainte, n'approche pas, ne me touche pas. Je ne te dirai pas ces phrases que l'on dit toujours dans ces moments-là, parce que j'aimerais ne pas être cette femme-là. *Comment as-tu pu me faire cela ? Était-ce mieux avec elle qu'avec moi ?* Je ne te dirai rien et si j'en ai déjà trop dit c'est parce que je suis pleine de trop de, si j'en ai trop dit, oublie. Ne t'encombre pas de ces mots que dupe la douleur, de ces phrases pipées, laisse tomber. Je me les garde, ces trucs qui appartiennent à tout le monde, à toutes les femmes estropiées, à tous les truqueurs. Je te rendrai ce que j'ai reçu de toi, œil pour œil, en silence. Sans tricher. Je reviendrai vers toi pour te dire sans tricher : voilà, c'est fait, j'ai reçu ce que tu m'as donné et je te l'ai rendu.

Silence.

Homme.

Soit. Je ne dirai rien d'autre. Je dirai : soit. Et je regarderai l'océan en retenant mon souffle à trop vouloir retenir le tien, l'empêcher de se donner, se couper, s'allonger, s'éreinter, ailleurs. Soit. Je dirai : soit. Je fixerai ces épluchures d'orange au bas de l'escalier, en m'empêchant de penser que ton teint changera dans un ébat possible puisque annoncé, je m'en prendrai aux oranges et à d'autres couleurs, à tous les vergers du monde, toute chose vivante ou morte qui te contient en elle. Je dirai : soit.

Silence.

Mon cher petit amour, nos langues, vois comme nos langues se délient plus vite à l'ombre qu'au soleil. Nous aimons cela à un point : mordre dans nos chairs humides et douloureuses plutôt que dans le derme drôle et sanguin de ce que furent nos joies, vois. Je ne raconte pas d'histoire, je ne truque rien. Simplement, j'aimerais qu'une fois de temps en temps, nous portions autour du cou un petit remontant, de quoi ne pas mourir de froid devant le temps qui glisse, glisse, glisse. J'ai peur, oui, je commence à avoir peur, à cet instant que tu joues malgré toi à imaginer de quelle manière je fus dans cette autre femme, à l'intérieur d'elle, et pourquoi. Si j'ai bandé. Si j'ai réussi à bander. Si elle a voulu me sucer. Si c'était bon. Cesse d'imaginer. Il faut s'en tenir à ce que l'on ne sait pas. Comme un bastingage. Oublions, c'était juste quelqu'un et demain, ce sera n'importe qui, et bientôt plus personne.

Silence.

J'ai peur maintenant. Peur. Je commence à avoir peur et pourtant fut un temps où je décapsulais les bières avec les dents, j'étais bon dernier à monter dans les trains, sans jamais craindre d'en rater aucun, j'écrivais des heures sans prêter aucune attention au temps et à sa glissade longue autant que courte, parce que j'étais hors du temps, si en dehors. Je vais me taire parce qu'il faut se taire, quand on n'a plus de courage à se donner à soi-même et à donner à cet autre qu'on voudrait porter aux nues, et c'est toi. Toi seule que je voudrais porter aux nues. Toi seule.

Silence.

Je vais me taire et glisser sur ces épluchures d'orange au bas de l'escalier, glisser jusqu'à ce que le ciel se souvienne de la brûlure de ce jour-là, un dimanche d'août du même orange, parce que l'été ne faisait pas semblant et tout brûlait, comme dans le poème, comme certaines forêts, certains ventres. Nous nous sommes assis sur la première marche de l'escalier, et ton premier geste, je m'en souviens comme s'il datait d'hier, pourtant ce premier geste, il a bientôt dix ans, et je m'en souviens.

Femme.

J'ai tourné la tête pour voir si depuis l'escalier on voyait la maison sur la Colline, la maison qu'on venait d'acheter, dans laquelle nous avons passé notre première nuit, l'un contre l'autre.

Homme.

Un dimanche, oui, c'était un dimanche.

Silence.

Matin d'août.

Homme.

Tu la vois ?

Femme.

Non.

Homme.

Là-bas.

Femme.

Maintenant, oui.

Homme.

Je savais qu'on la verrait. Il fallait qu'on la voie. Il fallait que de l'escalier on puisse la voir, sinon, sinon vraiment, je veux dire, impossible, vois-tu. Je n'en reviens pas, nous sommes là, je ne m'en remets pas, nous sommes là et tout commence, tout commence et mes phrases sont courtes, désespérément courtes, parce que le souffle, vois-tu. Mais je les allongerai, mes phrases et ma syntaxe j'y mettrais de l'ordre, vois-tu, et j'arrêterai les tics de langage, j'arrêterai tout, dès que j'aurai remis de l'ordre là-dedans, nous y sommes, toi et moi, nous sommes là, je n'en reviens pas.

Femme.

Embrasse-moi.

Silence.

Ils s'embrassent.

J'aime le goût qu'a ta bouche, j'aime le goût qu'ont nos baisers, parce qu'ils en rassemblent beaucoup, de ces goûts qui nous ont remués, petit à petit ces goûts qui s'atténuent, ce serait un défi d'en faire la liste, mais j'ai l'impression que nos baisers les retiennent un à un et c'est comme une antiseiche, tout humide, j'en dis des conneries. C'est que je suis tellement. Rien. Je n'en reviens pas. Nous sommes là ! Je parle comme toi, parce qu'à force de t'embrasser, je ne sais plus si c'est ta langue ou la mienne que j'emploie.

Homme.

On se l'est promis et on a tenu. Voilà. C'est l'océan. Le Pacifique. Voilà. C'est de l'infini. C'est des mouettes, vois-tu. C'est des barques. J'écrirai l'histoire de chacune de ces barques, j'écrirai l'histoire de chaque planche de bois, de chacun des gestes qu'il a fallu accomplir pour réunir les planches entre elles et faire de ces barques ce qu'elles sont, faire qu'elles flottent, parce qu'elles flottent, elles flottent magnifiquement.

Femme.

Oui, elles flottent. Ce sont des barques. On s'extasie devant les barques. On a l'air bien hébétés, avec nos conneries.

Homme.

J'écrirai des conneries, j'écrirai l'histoire de chaque connerie qui me vient à l'esprit, je ferai son historique à toute la connerie du monde, un ouvrage infini, j'écrirai jusqu'en Nouvelle-Zélande, vois-tu, toute la connerie du monde d'ici à la Nouvelle-Zélande, puis je reviendrai sur mes pas et je ferai des rimes en début de phrase, pour rigoler, j'ai envie, envie, tellement envie, le souffle, vois-tu l'état de mon souffle, je ferai tout ce qui me passe par la tête parce que c'est une nouvelle vie, parce que nous sommes là et vivants, toi et moi, vivants.

Femme.

Ecris-moi quelque chose, maintenant.

Homme.

Je t'avais dit que tu ne regretterais pas, je savais qu'il était temps, qu'ici ce serait autre chose, et depuis l'escalier nous voyons la maison, je savais qu'on la verrait, il le fallait, vois-tu, il fallait avoir un point de vue sur l'infini, poursuivre cette vie qui commence, parce qu'elle commence, avec un point de vue sur l'infini. De ce pays que nous laissons derrière nous, avec ses rues bien balisées et ses pistes cyclables, ses boutiques de luxe et ses digicodes, de ce pays nous ne regretterons rien, crois-moi, parce qu'on ne vit pas longtemps l'un sur l'autre, à se regarder le corps de trop près parce que trop peu d'espace pour se regarder le corps, à en voir les détails les moins regardables, à se les tourner en boucle parce qu'on tourne en rond, sans point de vue sur l'infini, sans autre point de vue que l'immeuble d'en face, regarde les collines comme elles se déclinent au loin, regarde les mouettes et les barques, je n'en reviens pas, nous sommes là, l'exil est une chose très douce pour qui a la tête dans la lune. In fine, l'exil. Ça nous donne l'air hébété, et les conneries bonjour, mais vois-tu mon cher petit amour, ce sera chic, ce sera très chic.

Femme.

Ecris-moi, maintenant, parce que nous sommes là, parce que c'est le Pacifique et que nous sommes là, à tenir une promesse et à vouloir mettre dans notre syntaxe un peu d'ordre. Ecris-moi.

Homme.

Si nous étions, toi et moi, d'un autre temps, comme souvent on nous le faisait remarquer sans que quiconque sache très bien ce qu'il voulait dire en nous trouvant d'un autre temps, mais peut-être était-ce la faute de mes aspirations et de ton silence quand je parle ? De cette manière que tu as de me regarder quand je parle de mes aspirations. Si nous étions d'un autre temps, nous voici d'un autre espace, nous voici revenus sur les traces de ce que nous fûmes, si lointainement que nous ressemblons toi et moi à des joujoux du destin, ni plus ni moins. Je trouve cela très doux : l'exil, être ton joujou, regarder l'océan et avoir l'air hébété.

Femme.

Ne te fais pas prier.

Silence.

Il écrit.

Elle le regarde.

A vingt ans même pas vingt ans, nous sommes revenus là, face au Pacifique, lui et moi, quelques jours d'été. Dans l'avion, il n'avait pas fermé l'œil, il avait fini trois livres, commencés en même temps, une semaine plus tôt : *Tropique du Cancer*, *Sur la*

route et Le métier de vivre. Il était fier quand il achevait la lecture d'un livre, il disait : j'ai grandi. Moi, j'avais dormi tout le voyage, la tête sur son épaule et parfois la tête sur rien, mais au réveil je m'en fichais de l'imaginer m'ayant surprise, ballottée d'avant en arrière et de gauche à droite, comme ces mascottes à l'arrière des autos, je m'en fichais parce qu'à vingt ans nous étions soulagés de ce type d'embarras, il valait mieux en sourire, et de toute façon, dès que j'ouvrais les yeux, il fallait voir comme il m'embrassait, limite gênant. Bref.

Il met des lunettes fumées.

A vingt ans même pas, nous sommes revenus sur l'escalier face au Pacifique, il m'a relu plusieurs des centaines de lettres que je lui avais écrites en me sentant naine, à côté des siennes qui me faisaient grandir, parce que je les lisais avec une soif ! Des jours parfaits, à déterminer mot à mot qui serait l'ombre et qui le soleil, qui se rangerait dans les pas de l'autre. Et tout allait de soi, alors je l'ai fait. Nous nous sommes confiés cette belle manière qu'avait eu le manque de nous instruire, pendant ces années où sans se voir nous avons continué de croire que le manque nous instruisait plus que ces love-affairs d'une nuit - et même s'il y en eut quelques-unes, peut-être - on apprenait davantage en se tenant l'un près de l'autre même au lointain l'un de l'autre, plutôt qu'en devenant le lovelace de personne et une libertine incrédule, mais à vingt ans nous avons décidé que cela suffisait : de retour au pays, nous ferions tout pour ne pas y rester, dans ce pays aux rues bien balisées et aux boutiques de luxe, c'était marre tout ça. Il avait les cheveux longs et des boucles brunes, il se rasait une fois la semaine et portait la nuit des lunettes fumées, pour se donner un genre. J'étais contre l'idée de se donner un genre, mais il n'était pas débarrassé de lui-même, mon chéri, on le sait que les femmes à cet âge ont des lustres d'avance sur les garçons. Un soir, je lui ai dit.

Soir de juillet.

Homme.

C'est parce que j'ai mal aux yeux.

Femme.

Tu pauses.

Homme.

Je ne pause pas, j'ai mal aux yeux. C'est l'avion. Les livres dans l'avion. Toi, tu dormais. On aurait dit ces teckels, à l'arrière des voitures.

Femme.

Sois simple.

Homme.

Tu ne peux pas comprendre.

Silence.

Elle sourit.

Femme.

J'aime le ressac. Ça me fait penser à l'amour, le ressac. Tiens, j'ai envie.

Homme.

Ici ?

Femme.

Pourquoi pas ?

Homme.

Il y a des gens.

Femme.

Enlève tes lunettes, j'ai quand même bien envie, là.

Homme.

Il y a des enfants, on ne va pas le faire comme ça, sur cet escalier, au milieu des enfants.

Femme.

Tiens, j'ai même bien envie que tu me fasses un enfant.

Homme.

Plus tard. Pour l'enfant, on verra plus tard. Peut-être même qu'on ne verra rien du tout parce que vois-tu, il y a tout de même mieux à faire.

Femme.

Comme quoi ?

Homme.

Les enfants brailent, les enfants gerbent, c'est connu, il y a tout de même mieux à espérer qu'un enfant qui braille et gerbe. Je ne sais pas, moi. Voir l'aurore boréale une fois dans sa vie. Prendre un thé à Istanbul. Conduire un poids-lourd sans les mains. Se perdre dans la pampa ou des toundras immenses, un désert, à Tokyo ou New-York, se perdre au moins une fois dans sa vie. Ecrire cent livres avant d'avoir cinquante ans. En

avoir au moins trois de bons sur les cinquante. Voler un tableau de Munch. Le *Nu* de 1913. Ou le *Modèle près du fauteuil en osier*. Non, *Le Jour d'après*. Le jour d'après, c'est parfait. Le voler, puis le brûler. Acheter une maison sur cette Colline, là-haut, avec le vent qui passe au-dedans et rafraîchit les pièces, une belle maison pour lire et écrire, regarder l'infini et le faire si tu veux, faire l'amour, dans une maison d'accord.

Femme.

Tu pourrais vivre ici ?

Homme.

Je pourrais vivre n'importe où, mais pas chez nous. Il faudrait toujours vivre ailleurs.

Femme.

D'accord.

Silence.

Homme.

Tu veux une bière ?

Femme.

Non.

Silence.

Homme.

Tu veux faire l'amour ?

Femme.

Non plus.

Silence.

Homme.

Qu'est-ce que tu veux ?

Femme.

Plus rien.

Silence.

Homme.

Il paraît qu'ici la terre tremble toutes les semaines.

Femme.

Mes jambes, c'est tous les jours.

Silence.

Je voudrais fixer cet instant et glisser dessus, m'y frotter, me rouler dedans, faire de cet instant une prairie, comme d'autres instants pas anodins du tout. C'est ma vie, c'est la tienne, depuis qu'on sait que l'autre existe. Depuis que je sais que tu existes. Quelqu'un vient, qui arrête tout, qui déclenche tout. Un grand tout, pas tout à fait tout. Il faut savoir le reconnaître. Moi, je t'ai reconnu tout de suite, sur l'escalier, la première fois que nous nous sommes trouvés toi et moi, sur cet escalier face au Pacifique.

Homme.

Faut-il aller jusque là ?

Femme.

Puisque nous ne saurons pas ce qu'il advient de nous. Que l'on sache au moins qui nous avons été.

Il sourit.

Homme.

Tu m'as appelé mon Capitaine, et j'ai rougi d'être appelé ainsi par une fille de treize ans. Je t'ai détestée tout de suite, parce qu'à quinze ans quand tu es un homme, la moindre fille qui te fait rougir, tu veux lui mettre une tannée.

Femme.

Tu avais l'air si sérieux, avec ton air de tenir le cap, le regard comme un papillon qui ne savait pas où se poser. D'ailleurs, je t'ai trouvé trop vieux pour moi, tout de suite trop vieux pour moi, et j'avais raison, j'ai eu raison de te demander ton âge, pour commencer.

Midi.

Août.

Salut.

Silence.

Il la regarde.

Mon Capitaine.

Il rougit.

Homme.

Ça va.

Femme.

Quel âge tu as ?

Homme.

Quinze ans, et demi.

Femme.

Moi, j'ai treize.

Homme.

Ça va.

Femme.

Et demi.

Homme.

Ça va.

Femme.

On parle la même langue, j'ai tout de suite vu qu'on parlait la même langue à cause de ton air-là, c'est un air bien de chez nous, qui n'a rien à voir avec l'air qu'on les étrangers qui habitent ici.

Homme.

C'est quoi un air de chez nous ?

Femme.

C'est ton air. De toute façon, la preuve, on se parle et c'est la même langue, tortille pas, c'est fait.

Homme.

Ça va.

Femme.

Mes parents, ils veulent bien que je parle avec des garçons, du moment qu'ils ne sont pas trop étrangers et qu'ils ont l'air sérieux. Avec toi, ils sont servis.

Homme.

Tu ne peux pas comprendre. Je regarde l'océan.

Femme.

Alors, moi aussi.

Silence.

Moi, l'infini, je ne le trouve pas si grand.

Homme.

C'est parce que tu es une fille. Les filles trouvent toujours que la vie n'est pas à leur taille. Et la plupart du temps, elles demandent plus.

Femme.

Qu'est-ce que tu en sais ?

Homme.

J'ai vécu.

Femme.

Moi aussi, j'ai vécu.

Silence.

Homme.

Tu sais lire ?

Femme.

J'ai treize ans, évidemment que je sais lire !

Homme.

Mais tu lis ?

Femme.

Oui, je lis.

Homme.

Ça va.

Silence.

Femme.

Je peux regarder l'océan tout aussi bien que toi et peut-être même mieux que toi, n'en rajoute pas.

Homme.

Et à quoi tu penses ?

Femme.

A l'océan.

Homme.

C'est toute la différence.

Femme.

Si tu crois que je vais rester là à te parler longtemps avec ton air sérieux bien de chez nous, tu rêves, si tu crois que je vais rester là à te parler juste pour faire plaisir à mes parents, alors là.

Homme.

Tu as un pansement au doigt.

Silence.

Femme.

Et alors ?

Homme.

Je connais bien les filles qui ont des pansements au doigt. Pas des filles comme les autres.

Femme.

Comment tu t'appelles ?

Homme.

Comme tu veux.

Femme.

Ça te va bien.

L'homme tend à la femme le papier sur lequel tout à l'heure il lui avait écrit quelque chose.

Homme.

Pour toi.

Femme.

Qu'est-ce que c'est ?

Homme.

Un poème que je t'écrirai plus tard.

Femme.

Rebrousser le temps

Mourir en chemin

Plusieurs fois se départir

Te raconter l'histoire de l'infini

D'une voix de papier

Jauni

Retrousser mes manches

Que tu voies mes veines

Battre

Battre

Battre

Apprendre à me taire

Mot à mot

Attiser le feu du doute

Et s'en laver les mains

Tu as raison, quand on regarde l'océan, il faudrait voir autre chose.

Homme.

Tu comprends vite.

Silence.

Femme.

Tu crois qu'elle est froide ?

Homme.

Le Pacifique, c'est connu. Même les phoques se plaignent.

Femme.

Tu viens ?

Homme.

Quoi ?

Femme.

Te baigner.

Homme.

Je ne sais pas nager.

Femme.

Rien que les chevilles. Mon Capitaine.

Silence.

Il la regarde.

Puis se lève.

Ensemble, ils descendent les marches de l'escalier.

Ne se quittant pas des yeux.

Homme.

On nous regarde.

Femme.

Et alors ?

Ils se déchaussent, à la limite de l'eau.

Homme.

Ça va.

Femme.

Viens.

Dernière marche de l'escalier : Pacifique.

Homme.

Froide !

Femme.

Le meilleur moyen d'avoir le pied marin.

Homme.

Oui.

Femme.

Non.

Homme.

Quoi ?

Femme.

Quoi ?

Silence.

En jouant avec quatre mots, ils s'enflamment, prudemment.

Homme.

Oui.

Femme.

Non.

Homme.

Compris.

Silence.

Homme.

Vraiment froide.

Femme.

Et maintenant ?

Homme.

Maintenant, j'aimerais te parler sans les mots. Plus rien te dire et que tu comprennes tout. T'écrire sans les mots, apprendre à t'écrire sans les mots, comme si nous venions de naître.

Femme.

Alors, silence.

*Ils se regardent longtemps, obéissant enfin à l'océan, qui leur réclamait de se taire, afin qu'ils se parlent, enfin.
Autrement.*

Fabrice Melquiot
Valparaiso – Reims - Modane
Octobre 2003